JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Étienne

Étienne travaillait, dès l'aube, défrichant
Un bois marécageux pour agrandir un champ
Qu'il venait d'acquérir au fond du territoire.
Quoique la terre en fût toujours humide et noire,
Il n'a pas dédaigné d'en augmenter son bien.
Certains légumes, là, du reste venaient bien ;
Là, vigoureusement, poussait la betterave.
De l'âme plein les bras, Étienne, — il était brave
Et jamais son labeur ne s'était relâché, —
Dès l'aurore, avait donc obstinément pioché,
Arrachant pour les mettre en tas les rudes souches ;
Quand soudain il pâlit et des ombres farouches
Sinistrement passaient et voilaient ses regards ;
Et quoique le soleil le mordit de ses dards,
Dans ses veines, bientôt, courut un froid de glace
Il lutta, mais en vain, et, terrassé sur place,
Dans une horrible et longue angoisse il attendit,
Se tordant, se traînant. Puis, son corps s'engourdit.
Dans une soif ardente, il appelle, il écoute :
De lointains chariots, seuls, criaient sur la route.
Il se sent mieux, se lève et va jusqu'au sentier ;
Il trébuche et retombe au pied d'un églantier.
Un gros homme approchait, menant un attelage,
Étienne croit déjà regagner le village :
Mais cet homme est un lâche infâme, c'est Thomas !
Il passe, il pousse un hue ! et s'éloigne à grands pas
Tout tremblant, excitant ses chevaux de la bride.
Et la face d'Étienne était sombre et livide ;
Ses membres roidissaient, par les crampes, crispés.
Des bûcherons toujours au bois sont occupés,
Dont Dieu veut qu'à cette heure un groupe s'en revienne ;
Ces hommes attendris au triste aspect d'Étienne,

Assemblant des rameaux dont ils font un brancard,
Emportent le mourant qui dit : « Il est trop tard ! »

Le groupe, dans sa marche alentie et prudente,
Grave et seul, s'avançait dans la campagne ardente,
Point lugubre flottant dans un infini clair.

Un splendide soleil, irradiant dans l'air,
— On était en juillet — de ses flammes puissantes,
Déjà jetait de l'or aux moissons mûrissantes.
La Nature insensible aux transes des humains,
Pleine de tous ses dons, ouvrant ses larges mains,
Dans les miroitements sans fin de la lumière,
Accomplissant l'immense œuvre de la matière,
Sereine et souriant du sourire éternel,
N'avait point de souci de ce poison mortel
Et subtil, qui, partout, ravageait la contrée.
Les ramiers roucoulaient leur plainte enamourée.

Sur les rudes chardons qui, le long du chemin,
Dressent si fièrement leurs têtes de carmin,
Les papillons de feu, les abeilles actives,
Et les vivants saphirs, les émeraudes vives
Des mouches pullulaient, comme par les temps sains,
En mille étincelants et bourdonnants essaims,
Et la frêle cigale essayait ses coups d'aile.
L'alouette chantait, mais l'alerte hirondelle,
De ses joyeux traits noirs, ne rayait plus l'azur :
On dit que cet oiseau, qui ne boit que l'air pur,
Devant l'invasion du miasme funeste
Quitte les lieux maudits où s'infiltre la peste.

Le groupe, cependant, ne cesse de marcher
Doucement vers le bourg dont bientôt le clocher
Apparaît dans le deuil de son morne silence,
Que rompt, seule, la voix du cadran qui s'élance
Dans un tintement grêle et qui, le plus souvent,
Emportée à regret sur les ailes du vent,
Aux soleils brillants comme aux nocturnes ténèbres,
N'annonce plus, hélas ! que des heures funèbres.
Sur le brancard, Étienne a les traits résignés ;
Ses yeux, qu'une rapide agonie a gagnés,
Ne voient plus qu'à travers une trame sanglante ;
Sur sa lèvre déjà s'éteint sa voix dolente.

Non loin, de blonds enfants à l'affût des oiseaux,
Couchés dans les chardons, surveillaient leurs réseaux.
Muets et contenant les éclats de leur joie,
Sur cette terre vague ils guettaient une proie
Que de petits traqueurs levaient aux environs.
L'un d'eux bientôt accourt aux cris des bûcherons,
Et, dans d'alertes bonds, vole avertir Marie.
Pour éviter la rue on prend par la prairie.
Le lattis du jardin, ouvert à deux battants,
Laisse passer celui que de bien courts instants
Séparent du bonheur tranquille de sa vie,
Et dont l'âme modeste, au devoir asservie,
Ouvre déjà son aile à l'appel de la mort.
Cependant ses regards, dans un dernier effort,
Ont encor reconnu le beau noyer d'Angèle :
Alors le long amour que son cœur pur recèle
Ravivant, un instant, la source des douleurs,
Pour la dernière fois a fait germer ses pleurs.
Mais vainement les mots se pressent sur sa bouche.

Tout à coup, apparaît un grand vieillard farouche,
Plus hâve, plus hagard qu'un spectre de tombeau ;
L'insensé n'a qu'un cri : « Le corbeau, le corbeau ! »

Étienne est déposé sur son lit, quand la porte

De l’enclos s’entre-bâille, et voici qu’on apporte
Angèle dont les yeux commençaient à s’ouvrir.
Que voit-elle ? Marie, égarée, accourir,
Se cramponner au seuil et barrer le passage.
Angèle, à cet aspect, se débat avec rage
Et repousse les bras qui l’empêchent d’entrer.
Elle entre ; Étienne est froid : il venait d’expirer.
Des mains qui la tenaient alors débarrassée,
Elle fond sur le lit, prend la tête glacée.
Hurlant, désespérée et, rejetant les draps,
Elle veut, en serrant Étienne dans ses bras,
Sous ses baisers brûlants et frissonnants de fièvre,
Le ranimer au feu qui consume sa lèvre ;
Et tout ce qui, jadis, dans son cœur a chanté,
Toutes les ailes d’or de son rêve enchanté,
Tout ce qui fait qu’on rit et qu’on pleure et qu’on tremble,
Les joyeuses moissons que l’on fauchait ensemble,
Et jusques aux temps durs qu’il a fallu passer,
Le bel enfant qu’au soir on allait embrasser,
Tout le vert des printemps, les rouilles de l’automne,
Tout le feu des étés, l’hiver qui nous étonne,
Quand sa première neige au matin apparaît,
Et la première fleur qu’à deux on respirait,
Les timides soleils ouvrant les violettes
Et les mêmes repas dans les mêmes assiettes ;
Tout ce qui bourdonnait et chantait dans son cœur,
Rejaillit, rechanta dans un funèbre chœur.

Tous les rayons d’amour, toute la chaste flamme,
Astres intérieurs illuminant son âme,
La brûlent maintenant comme des feux d’enfer :
Les Souvenirs, ainsi que des flèches de fer,
La frappent tous ensemble, et leur pointe pénètre
Par tous ses sens, vibrant jusqu’au fond de son être,
Et tel d’entre eux, un rien dès longtemps oublié,
Mord si cruellement ce cœur supplicié
Qu’il y fera saigner la plus large blessure.

Tant de coups à la fois dépassant la mesure
De ses forces, elle pousse un effroyable cri
Et se dresse et retombe auprès de son mari,
Qui maintenant n'est plus dans son néant qui navre,
Sous les plis du linceul, qu'un roide et froid cadavre.

Le vieux contrebandier, sombre comme un vautour
Qu'un chasseur a blessé, sur un banc de la cour,
Ne manifestait plus qu'un tremblement stupide.
Ses regards se figeaient dans leur orbite aride.
Il semblait oublier les coups qui le frappaient.
D'inconscients frissons, par instants, l'agitaient ;
Un spasme convulsif remuait sa paupière.
Chose étrange ! ses yeux ne quittaient pas la pierre
D'une auge qui, l'hiver, s'était fendue aux froids ;
Le vieux le remarquait pour la première fois.

Bientôt le sombre oubli couvrira de ses voiles
Tous ces morts. Aux clartés de nouvelles étoiles,
Oublieux du temps triste et de soleils éteints,
Nous prendrons notre vol vers de plus gais lointains.
Nous nous réjouirons aux futures aurores,
Et les oiseaux du ciel, à nos âmes sonores,
Chanteront de nouveau de nouvelles chansons.
Il est temps de hâter notre marche. Passons
Sur la fin du fléau hideux dont la furie
Pour la tombe enleva bientôt Pierre et Marie
Et tant d'autres, la mort frappant à tous moments.
Nous tairons, ô Marie, aussi tous tes tourments
Horribles. Tu tombas deux jours après ton Pierre.
Quand tu le conduisis au sombre cimetière,
Apre et suprême angoisse où ton cœur fut plongé,
Tu suivis le cercueil, et rien n'était changé
Sur la route. Partout les sureaux, dans les haies,
Laissaient tomber les fleurs de leurs naissantes baies
Sur l'herbe et sur l'ortie, ainsi qu'au jour serein
Où l'amour qui battait et riait dans ton sein,

Au bras de ton ami, te menait à l'église.
Aux carrefours volait même poussière grise,
Alors, au pied des murs, auprès des fumiers roux,
Comme aujourd'hui séchaient des tiges de grands choux ;
Mais, bien loin de gémir sous ta mantille noire,
Alors, tu marchais blanche et le front clair de gloire.
Femme, le ciel pourtant a pitié de ton deuil.
Il va te reposer demain dans un cercueil,
Et puis, lorsque, là-bas, refleurira ta tombe,
Lorsque les étourneaux et la douce colombe
Iront piquer le grain du triste tournesol
Qu'Angèle aura planté sur le tranquille sol
Qui doit se refermer bientôt sur ta dépouille
Et, dans le morne oubli qui met partout sa rouille,
Où tu t'en vas dormir ton éternel sommeil,
Ton Bruno grandira sous un clément soleil.

Cependant, sur son lit, la malheureuse Angèle
Que l'ange de la mort effleurait de son aile,
Était horriblement malade et délirait :
Même le jour funeste où Marie expirait,
Le médecin avait prédit sa fin prochaine.
Mais son âme pourtant ne brisa point sa chaîne.
Longtemps entre une vie insensible et la mort,
Elle put ignorer les nouveaux coups du sort.
Et, quand la chambre vide eut dit toutes les pertes,
Ses nerfs étant brisés par les crises souffertes,
Sous la molle langueur alors qui la gagna,
Affaissée en son âme, elle se résigna.
C'était pitié de voir, agrandis et farouches,
Ses yeux étrangement ouverts que rendait louches,
Dans la confusion de ses esprits hagards,
L'égarement inerte et fixe des regards.
A peine, par instants, sur ses arides lèvres
Que brunissait encor la brûlure des fièvres,
Un pâle et douloureux sourire languissait,
Quand sa voisine Marthe, au seuil, apparaissait,

Car, si de son malheur tout le monde s'écarte,
Elle avait vu venir la brave et forte Marthe.

Se prodiguant sans cesse, allant par tous les coins,
Calme, sans murmurer multipliant ses soins,
Toujours veillant debout au chevet des malades,
En dépit des terreurs et des jérémiades
De son faible mari qui blêmissait de peur,
Marthe avait inspiré de l'âme à plus d'un cœur.
Avec sa fermeté qui jamais ne varie,
Ayant mis au linceul Pierre, Étienne et Marie,
Elle avait encor pris soin du petit garçon,
Comme s'il eût été son propre nourrisson.
Angèle ne sait point cela. Marthe s'est tue,
Car parfois un accès de joie extrême tue.
Épiant la malade avec attention,
Son œil, toujours ouvert, guette l'occasion.

Angèle revenait par degrés à la vie,
Mais dans de tels tourments, qu'elle fût poursuivie
Par la soif de la mort : — « Je ne puis tant souffrir,
« Disait-elle, ô Jésus ! fais, oh ! fais-moi mourir !
« Sur moi seule pourquoi faut-il que tu te venges ?
« De tous ceux que j'aimais lorsque tu fais des anges,
« Pourquoi me laisses-tu dans cet horrible enfer ?
« O toi qui fus frappé des verges et du fer,
« Toi dont j'ai tant pleuré les souffrances divines,
« O Christ, je porte aussi la couronne d'épines !
« Si ta vengeance au moins m'eût épargné Bruno !
« Ah ! quand ma chaîne ici n'a plus un seul anneau,
« Pourquoi, pourquoi ne puis-je abandonner la terre ?

Un jour qu'elle dormait d'un sommeil salutaire,
Dans un rêve elle vit, parmi les champs de blés,
De graves moissonneurs au soleil assemblés,
En silence et debout : leurs femmes et leurs filles
Avaient mis en faisceau les faux et les faucilles,
Et disaient : « Aujourd'hui, c'est la moisson de Dieu. »

Étienne, le plus haut, se tenait au milieu,
Souriant à côté de Pierre et de Marie.
Sa face était paisible et pourtant attendrie,
Et son front en sueur au soleil reluisait.
Angèle vit alors qu'Étienne grandissait ;
Sa forme s'allongea, dans l'air, accentuée,
Et sa taille monta jusques à la nuée
Solide qu'il tâta de son énorme main.
Et puis, courbant le dos, d'un geste surhumain,
Dans ses immenses bras prenant Marie et Pierre
Et redressant son front serein dans la lumière,
Il s'assit entre eux deux au nuage d'argent
Qui, comme un grand vaisseau, s'ébranlant et nageant,
Fendit tranquillement les zones azurées.
Dans la splendeur du ciel d'abord démesurées,
Leurs figures bientôt ne firent plus qu'un point.

Angèle était ravie et ne comprenait point.
Soudain elle se voit par son corps toute nue.
Dans le frisson glacé d'une horreur inconnue,
De son flanc jaillissait une gerbe de sang
Ruisselant dans un flot de pourpre, éclaboussant
De gouttes vives comme une pluie écarlate
Son sein martyrisé dont la pâleur éclate
Et ses membres plus froids et plus blancs que la mort.
Puis, à ses sens qu'agite un étrange transport,
Avec cette clarté merveilleuse des songes,
Apparaît un enfant, à ses mains des éponges ;
Il lave la blessure. Angèle sent couler
Un baume dans son corps et ses yeux se voiler
De larmes qui, tombant sur la plaie arrosée,
La réconfortent, chaude et vitale rosée…
Et voici que renaît son corps endolori…
Et le divin enfant, c'est son Bruno chéri !

En ce moment Angèle entr'ouvrit sa paupière.
Le soleil matinal filtrait dans la chaumière
Un gai regard de flamme où des atomes d'or

Etincelaient, flottant pour refloter encor,
Et comme fascinés. Ce pur rayon de gloire,
Ce charme aérien chassant de sa mémoire
Toute l'horreur du rêve, apaise le tourment
D'Angèle, et les doux yeux de Bruno, seulement,
La regardant toujours, lui donnent le vertige…
Angèle est réveillée, et pourtant, ô prodige !
Sur son lit elle voit les traits et les couleurs
De son ange qui rit parmi de fraîches fleurs !
Bruno ! c'est lui ! Des lis, des roses l'environnent.
Bruno vit donc encore !… En ce moment résonnent,
Aux lèvres de l'enfant, des accents argentins,
Prière bégayée et qu'en de tels matins,
Elle avait, au bon temps, si souvent entendue !
Et Marthe pousse alors vers l'aïeule éperdue
L'enfant qui bat des pieds et, l'œil clair et confus,
Tend ses petites mains comme un petit Jésus !